

Le Grand Rhinolophe se distingue par son envergure (quarante centimètres !) et sa feuille nasale très découpée (en forme de fer à cheval). Il hiberne dans des cavités souterraines, alors que les gîtes d'estivage et de mise bas se situent généralement dans les combles chauds des grands bâtiments (églises, granges). Il aime chasser dans les prairies pâturées bordées de haies et de boqueteaux ; sa présence témoigne de la préservation des paysages bocagers. Dans les Hauts-de-France, l'espèce est menacée car ses populations sont très localisées. - M. Vandenbroucke

ROCHERS, ÉBOULIS ET CAVITÉS



Dans la région

Rochers, éboulis et cavités sont disséminés aux quatre coins de la région. Au détour d'une butte, d'un virage ou d'un bosquet, ils se plaisent à nous surprendre.

Les chaos gréseux sont experts en la matière car ils y mettent les formes. Dessinées par l'érosion, leurs silhouettes fantasmagoriques ont inspiré le nom de plusieurs sites : la « Pierre Glissoire » à Péroy-les-Gombries (Oise), la « Hottée du Diable » à Coincy (Aisne) ou encore la « Hottée de Gargantua » dans le Laonnois. Les escarpements schisteux savent aussi y faire. Qu'ils se situent le long d'une rivière ou en pleine forêt, ils ont cette faculté de recréer une ambiance singulière propre à la moyenne montagne. On peut les rencontrer en Haute vallée de l'Oise (Thiérache) et dans le Bois d'Épenin (Artois), où ils sont même accompagnés de grès. En plein pays calcaire, il fallait oser.

Le calcaire, justement. Contrairement à ce que nous laisse penser le vaste plateau régional, très tendre, le calcaire peut être dur. Dans les bois du coteau de Billy-sur-Aisne (Soissonnais), les parois rocheuses sont faites de calcaire dur. Même constat en forêt de Saint-Gobain (Laonnois), ainsi que dans les anciennes carrières d'Hestrud et de Baives (Avesnois). Oui, s'ils veulent exister dans les Hauts-de-France, les abrupts ont parfois besoin de l'Homme.

Les cavités également. Creusées pour protéger la population ou extraire des matériaux, elles sont désormais réinvesties par le vivant. Les lister dans cet ouvrage relève de l'impossible, car à côté des grottes de Naours, des catiches* de Lille et du château souterrain de Saint-Gobain, il y a ce blockhaus égaré dans le Noyonnais et cette crevasse perdue sur un coteau du Boulonnais. Il y a aussi la grotte d'Acquin-Westbécourt, qui côtoie les coteaux de Wavrans-sur-l'Aa (Artois). Le site, classé en Réserve naturelle nationale, est exceptionnel. Il se démarque par son importance pour l'hivernage des chauves-souris, dont le très rare Murin des marais.



Escarpements schisto-gréseux dans le Bois Louis, à Beugin (Artois) - Eden 62

Évoquons finalement les éboulis. On les retrouve sur les flancs des terrils, ainsi qu'au pied de certaines falaises (Ault, cap Blanc-Nez), où ils sont entretenus par des chutes de pierre régulières. Sur les coteaux calcaires, en revanche, ils ne font que survivre, toujours en proie à l'inertie. Seule la gélifraction* leur donne une raison d'espérer, car toutes les petites carrières (si pratiques pour les raviver) ont été abandonnées.

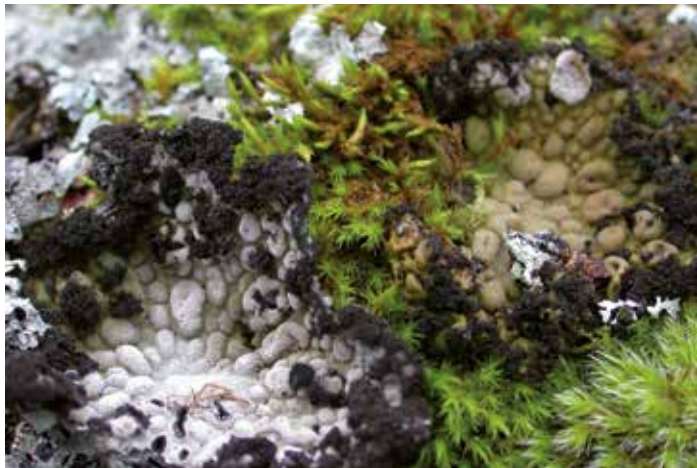
Chiffres-clés

- Sur les 34 espèces de Chauves-souris que compte la France, **22** fréquentent le territoire régional, soit les **deux tiers**.
- Chaque hiver, la carrière souterraine du Bois Gras (à Béhéricourt, dans le Noyonnais) accueille **8 espèces** de chauves-souris pour un total de **1 000 individus** (dont la moitié de Petits Rhinolophes).
- Les Hauts-de-France comptent plus de **5 000 bunkers**, et **11 000 cavités souterraines** ont été recensées par le BRGM (Bureau de recherches géologiques et minières).
- La Falaise Bloucard (Aisne) accueille la plus importante population régionale de Séslière bleuâtre, avec **plusieurs dizaines de milliers de pieds**.

ROCHERS, ÉBOULIS ET CAVITÉS

Ne me quitte pas

Les lichens sont des êtres vivants singuliers nés de l'union d'une algue et d'un champignon. Pionniers*, ils sont capables de coloniser des milieux extraordinairement variés, parfois même inhospitaliers. C'est d'ailleurs probablement le secret de leur longévité : les lichens seraient apparus au Cambrien ! 500 millions d'années de fidélité, ça force le respect... Sauf lorsque l'on sait que ce mariage est une nécessité. Car oui, dans un lichen, le champignon ne serait rien sans l'algue, et l'algue ne serait rien sans le champignon (on parle officiellement de symbiose*). Lui offre le gîte et la matière première (de l'eau de pluie ou de rosée, des éléments minéraux puisés dans les poussières et



Umbilicaria pustulata aime s'installer sur les blocs de grès. On le retrouve en forêt d'Ermenonville (dans l'Oise) ainsi qu'à la Hottée du Diable (à Coincy, dans l'Aisne). Au Canada, comme d'autres lichens de son genre*, il est plus connu sous le nom de « tripe de roche ». - C. Van Haluwyn

des vitamines de sa propre production), et elle, ses compétences dans la restauration. Sous l'action de l'énergie lumineuse, elle est capable d'élaborer des sucres : sa cuisine est photosynthétique*. Dernièrement (au cours des années 2000), les scientifiques ont même découvert que des bactéries (en colonies !) partageaient les lieux. Évidemment, pour garantir l'harmonie dans ce ménage si particulier (à trois, disons-le), leur contribution a été clairement définie : elles défendent la maison « lichen » de l'intrusion d'agents pathogènes, s'occupent de dégrader les organes sénescents, et synthétisent des vitamines B12 et de la spermidine (un composé permettant d'atténuer la dessiccation). Nous voyons peut-être le lichen sans exigence, mais ne le croyons pas sans besoin.

Dans les Hauts-de-France, 671 espèces de lichens ont été recensées (soit le quart des espèces du pays !). Il y a les corticoles, qui aiment les arbres vivants, et les lignicoles, qui les préfèrent morts. Il y a les terricoles, qui traînent au sol, et les toxicophobes, qui craignent la pollution (les lichens sont de précieux indicateurs de la qualité de l'air). Il y a aussi les coniophiles, qui tolèrent la poussière, et les halophiles, qui vivent en bord de mer (halophile signifie littéralement « qui aime le sel »). Enfin, il y a les saxicoles. Eux vivent à même la pierre. Ils la corrodent, la rongent et s'y incrustent, à tel point qu'il devient parfois difficile de les distinguer de leur hôte. Chez les lichens, c'est comme ça... Quand on aime, on ne quitte pas.

La géodiversité

C'est une fâcheuse habitude : à toujours parler de biodiversité, on en oublie la géodiversité (diversité des roches, des sols et des formes de relief). Certes, nous avons bien conscience de sa fonction de support (ce chapitre en fait d'ailleurs l'éloge ; même écorchée vive, la roche accueille la vie),

mais nous négligeons encore trop souvent sa valeur patrimoniale.

D'un point de vue géologique, les Hauts-de-France n'ont (presque) rien à envier aux Alpes, aux volcans d'Auvergne et au Massif armoricain. Pour preuve, 146 sites ont déjà été identifiés pour leur intérêt scientifique, pédagogique, ou leur rareté. Près de la moitié d'entre eux ont même une portée nationale, voire internationale ! Grâce à la falaise fossile* de Sangatte et aux dunes de Merlimont-Berck, le littoral tire la région vers le haut, mais l'intérieur des terres n'est pas en reste. Avec les ichtyofaunes* dévoniennes de la carrière de Pernes (près de Béthune) et le Jardin archéologique de Saint-Acheul (à Amiens), il fait même plus que se défendre.

La géodiversité a trop souvent vécu dans l'ombre de sa grande sœur. Lancé en 2007, l'Inventaire national du patrimoine géologique (INPG) lui permet de s'accomplir. Au total, treize années de travail auront été nécessaires pour classer ces 146 sites. Et cela n'est pas fini, car le recensement est continu. Il est même prévu d'élargir les prospections aux sites marins et souterrains ! La géodiversité n'a pas fini de faire parler d'elle...

ROCHERS, ÉBOULIS ET CAVITÉS

Sous les pavés, les muches

Nous sommes au ^{xvi}e siècle et le nord de la région est sous le contrôle des Espagnols. À Paris, le roi de France se sent isolé, sur le plan géographique comme sur le plan économique. Ces terres, il a besoin de les récupérer ; la situation ne peut pas durer. Pourtant, elle durera.

En effet, Français et Espagnols s'affronteront pendant près de 200 ans. Prisonniers de cette rivalité, les villages voient régulièrement débarquer soldats et mercenaires. Ils sont violents, ils ont faim ; pas le temps de se présenter, l'exaction est de rigueur. Pour échapper à ces pilleurs (appelés « fourrageurs »), les paysans doivent trouver une

parade. Il n'y a ni forêt où se cacher, ni montagne où se retirer. Leur seule solution : investir les carrières souterraines de craie, les réaménager et en fortifier les entrées. La muche est née.

Les muches se situent essentiellement dans les départements de la Somme (la Cité souterraine de Naours !) et du Pas-de-Calais, où elles sont parfois très organisées (à Gouy, Linzeux ou Anvin, dans le Ternois, on parle de « rue », de « salle » et de « cellule »). Aujourd'hui, la plupart d'entre elles ont été rebouchées et n'accueillent évidemment plus de villageois terrifiés. En revanche, les chauves-souris cavernicoles* ont bien compris qu'il y avait là un patrimoine à valoriser. À Grattepanche (au sud d'Amiens), par exemple, elles s'installent régulièrement dans les muches pour hiberner. Mais attention, tenue de murin exigée ! Le site n'accueille en effet que des

espèces du genre* : le Grand Murin, le Murin à moustaches, le Murin de Daubenton et le Murin à oreilles échancrées.

Le bac à sable

Carrières, gravières, argilières... Les sites d'extraction ne manquent pas dans la région. En général, nous avons d'eux une mauvaise image ; on leur reproche d'éventrer la terre et de balafrer les paysages. Mais ce que l'on ignore, c'est qu'à travers les opérations de terrassement, ces mêmes sites recréent (paradoxalement) des habitats propices à certaines espèces. Le Crapaud calamite se reproduira dans les ornières, comme il le ferait dans une mare temporaire, et le Faucon pèlerin installera son nid sur le front de taille, comme il ferait sur une falaise ou sur une cathédrale.

De nombreux insectes sont également concernés, et nous avons tendance à l'oublier. Plus de soixante espèces d'abeilles sauvages (soit 15 % de la diversité régionale !) ont ainsi élu domicile dans la sablière d'Hamel, au sud de Douai, où elles profitent du sol meuble pour nicher, et du microclimat chaud et sec pour s'amuser... s'activer (un bac à sable de 18 hectares, ça fait rêver). Conscients de la richesse entomologique* du site, la commune et l'exploitant se sont accordés pour développer une démarche écologique ambitieuse. Des haies champêtres ont été plantées, des « parcelles fleuries » ont été semées, et des bosquets de saules ont été préservés. À la sortie de l'hiver, leurs chatons (nom donné aux inflorescences* des saules) fournissent aux abeilles une ressource inespérée.

L'exploitation d'une ressource naturelle est trop souvent synonyme de dégradation du milieu, mais Hamel nous démontre que des compromis existent. Pour l'abeille, c'est plutôt une bonne nouvelle. Qu'elle soit domestique ou sauvage, solitaire ou sociale, elle est aujourd'hui moribonde. Un pollinisateur qui part aux fleurs, cela devrait pourtant nous réjouir...

Autrefois rare, le Murin à oreilles échancrées semble regagner peu à peu les Hauts-de-France. En été, on le rencontre souvent près des étables car il y trouve ses deux plats préférés : les muches et les araignées !

- M. Vandenbroucke

ROCHERS, ÉBOULIS ET CAVITÉS



Avec le pollen de saules dont ses pattes sont chargées et le nectar (de saules lui aussi) dont son jabot est gorgé, cette femelle d'Andrène vagabond préparera une petite boulette pâteuse et très nourrissante. Elle la déposera dans sa galerie, au fond d'une cellule, puis pondra un œuf dessus. À sa naissance, la larve n'aura rien d'autre à faire que de manger. Pour elle, le travail est déjà bien... mâché !

- V. Gavériaux

Le rempart

Elle n'a rien à envier à la cathédrale d'Amiens, ni même à la basilique de Saint-Quentin. Elle soutient largement la comparaison avec le palais de Compiègne et le château de Pierrefonds. À Mont-d'Origny, au bord de l'Oise (la rivière), la Falaise Bloucard impressionne : ses trente mètres de haut et deux kilomètres de long la placent tout simplement parmi les plus beaux monuments de la région.

Au-delà de ses dimensions colossales, la Falaise tire toute sa richesse de la craie dont elle est faite, et de son orientation. En se tournant vers le nord-ouest, elle se plie aux volontés du froid et de l'humidité, qui ne manquent évidemment pas d'en profiter. Dans l'ancienne carrière, ils conjuguent leur efforts pour faire éclater la roche (on parle de gélifraction*) et réactiver les éboulis. La Falaise Bloucard prend alors des airs de milieu montagnard, jusqu'à inviter sur ses pentes deux espèces rares, normalement inféodées aux Alpes et aux Pyrénées : la **Seslérie bleuâtre** et le Liondent des... éboulis. Comme si les conditions de vie n'étaient déjà pas assez rudes, il arrive que le vent frappe à la porte. Il peut souffler en toutes saisons, il peut venir de toutes les directions, mais s'il est de sud-ouest et que nous sommes en automne, il rend fou de joie tous les amoureux de l'avifaune : il va y avoir du passage à Bloucard ! En effet, quand on est un oiseau, quand on vient de traverser mers et montagnes pour fuir la rigueur du Grand Nord et qu'un vent de face vient contrarier notre progression, un rempart de cette envergure ne se refuse pas. Protectrice, la Falaise Bloucard.

À l'instar de nombreuses vallées alluviales* d'Europe, celle de l'Oise représente un couloir migratoire incontournable. Elle offre aux oiseaux tous les ingrédients nécessaires à la réussite de leur entreprise : on y mange bien, et en paix. Témoin privilégié de cette immuable tradition, madame Bloucard. Sur le mois d'octobre 2019, elle a vu passer (entre autres) 65 593 Pinsons des arbres, 2 537 Alouettes des champs, 1 834 Grives

musiciennes, 1 125 Linottes mélodieuses et une poignée de Goélants bruns. On imagine alors comme leurs pleurs devaient recréer sur la falaise une étonnante atmosphère de bord de mer.



La Seslérie bleuâtre - M. Joly